

décomposé, analysé et représenté correctement qu'avec l'invention de la chronophotographie. On découvrira tout de même, au hasard des pages, quelques informations curieuses et étonnantes, comme le fait qu'un cheval qui finissait la course sans son jockey pouvait être déclaré vainqueur (soulignant ainsi le rôle secondaire du jockey, dans l'Antiquité comme aujourd'hui), ou encore l'existence d'épreuves combinées hippiques et athlétiques dans les jeux panhelléniques. La partie 13, consacrée aux épigrammes évoquant les courses de chevaux chez Posidippe, est sans doute la plus aboutie – c'est aussi la plus longue, avec une dizaine de pages. L'auteur y propose notamment des réflexions sur l'origine des chevaux de course (les chevaux thessaliens étant, comme toujours, les plus réputés, mais l'hypothèse de chevaux arabes est également discutée) ou encore le traitement des chevaux vainqueurs : une inscription d'Olympie évoque ainsi le bain du cheval dans le fleuve Alphée, une pratique qui pourrait être à la fois rituelle et efficace pour refroidir et délasser le cheval après la course. Cependant, après une brève dernière partie consacrée à l'*Anthologie palatine* et aux détournements érotico-amoureux de l'image des courses montées, l'ouvrage finit en queue de poisson sans la moindre conclusion, laissant le lecteur cruellement sur sa faim et incapable de ressaisir ni l'objectif, ni les acquis de ce travail. Ainsi, si l'auteur connaît visiblement bien le monde des courses modernes – comme l'attestent ses références au *Palio* de Sienne, au *Grand National* anglais ou encore à la *Triple Crown* américaine – ces comparaisons ne suffisent pas à éclairer un discours sur l'Antiquité qui reste fort confus du fait de l'organisation des propos que l'on ne s'explique pas mieux à la fin de l'ouvrage qu'à son commencement.

Reine-Marie BÉRARD

Robert GARLAND, *Athens Burning. The Persian Invasion of Greece and the Evacuation of Attica*. Baltimore, John Hopkins University Press, 2016. 1 vol. broché, XIII-170 p., 8 ill. n./b. (WITNESS TO ANCIENT HISTORY). Prix : 19,95 \$. ISBN 978-1-4214-2196-4.

En 1940, la philosophe Simone Weil publia dans *Les Cahiers du Sud* un article intitulé *L'Iliade ou le poème de la force*. Elle y insistait sur l'importance de la force dans l'œuvre homérique qui soumettait non seulement la chair des hommes mais aussi leur âme. C'est bien de ce sujet que traite cet ouvrage qui cherche à sonder l'âme grecque et plus particulièrement athénienne. Professeur en études classiques à l'Université de Colgate (New York), Robert Garland nous propose de revenir sur un épisode bien connu des guerres médiques : l'invasion de l'Attique par les troupes perses et l'évacuation d'Athènes par ses habitants. L'auteur, qui ne s'intéresse pas à l'histoire des batailles, cherche à comprendre les raisons qui ont poussé les Athéniens à quitter leur cité et définit les conditions logistiques, mais aussi et surtout psychologiques, de ce départ. Le volume, de format modeste, est édité dans la série *Witness to Ancient History* de l'Université John Hopkins. Cette série, dont le premier titre a été publié en 2014, vise surtout un large public, mais peut également s'adresser aux étudiants et aux spécialistes. Le lecteur trouvera une brève chronologie des événements entre l'hiver 490 et le mois d'août 479 (p. XI-XIII), une présentation des sources littéraires (p. 131-135), des notes de bas de pages (p. 137-155) et une bibliographie

concise et annotée. Les rares images présentes ne sont là que pour illustrer l'ouvrage et non pour servir de documentation. Il en est d'ailleurs de même des cartes (table des illustrations et des cartes, p. IX), trop sommaires pour intéresser les étudiants ou les spécialistes. Les guerres médiques désignent une série d'affrontements qui opposèrent certaines cités-États grecques à l'empire achéménide entre la fin du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. et le milieu du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. Ces affrontements nous sont plutôt bien connus, grâce à l'œuvre d'Hérodote. Les Athéniens se sont très rapidement approprié ces conflits, qui ont contribué à la naissance de l'hégémonie politique et culturelle de la cité d'Athènes sur le monde grec et à la diffusion du stéréotype du « barbare ». La réception des guerres médiques a, en outre, connu un grand succès au-delà du monde grec et bien après l'Antiquité. Jusqu'à aujourd'hui, les guerres médiques ont été ainsi invoquées et réinterprétées à chaque affrontement entre « Occident » et « Orient », dans une dialectique du bien contre le mal. Cette guerre, qui fut à l'origine une guerre de conquête, a été présentée par les auteurs grecs comme un affrontement idéologique ; cette interprétation s'est renforcée au cours des siècles et ce, jusqu'à aujourd'hui, par une réappropriation successive des événements antiques à la lumière de situations contemporaines. Dans un très court prologue (p. 1-3), R. Garland revient sur la construction du mur de Thémistocle, bâti à partir des débris causés par les deux incendies qui ravagèrent Athènes en 480 et en 479. La population athénienne a utilisé des fragments de sculpture, parfois même des sculptures complètes, mais aussi des morceaux d'architecture, afin d'ériger ce mur censé la protéger de toute nouvelle invasion – ces *spolia* attestent l'absence de sentimentalisme en matière de défense militaire (p. 3). Dans le premier chapitre (p. 4-32), l'auteur brosse un rapide tableau des relations entre l'empire achéménide et les cités grecques au début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il insiste notamment sur les liens anciens tissés entre ces deux pôles. Il évoque également les premiers épisodes des guerres médiques, tel que l'incendie du temple de Cybèle à Sardes par les Athéniens (p. 12-15), mais aussi les préparatifs de l'invasion en se plaçant successivement du côté perse, puis du côté grec. L'auteur évoque ensuite l'évacuation d'Athènes en 480, peu avant la bataille de Salamine (chap. 2, p. 33-60) : quitter la cité est difficile à envisager pour les Athéniens qui se désignent comme autochtones, c'est-à-dire issus de la terre même et de la même terre (sur cette question, Nicole Loraux, *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*, Paris, 1996). Leur attachement au sol est ainsi viscéral. Afin d'assurer la cohésion du *démós*, les Athéniens s'adressent aux dieux. Une légation athénienne se rend donc à Delphes pour y interroger la Pythie, dont l'oracle, interprété avec habileté par Thémistocle, autorise le changement de stratégie militaire et l'évacuation de la ville. Robert Garland imagine ce départ en deux moments distincts pour des raisons logistiques. Il ne peut cependant s'appuyer sur aucune source pour étayer cette opinion (p. 33-42). Dans les chapitres suivants (ch. 3, p. 61-86 ; ch. 4, p. 87-104), l'auteur revient sur les deux incendies qui ravagèrent Athènes, le premier dans la seconde moitié du mois de septembre 480 et le second à la fin du mois de juin 479. La ville est ainsi évacuée une deuxième fois, avant le deuxième incendie. Robert Garland s'intéresse aux réactions de Xerxès et à sa stratégie militaire, ainsi qu'aux réactions émotionnelles des Athéniens devant leur cité ravagée. On regrette que l'auteur traite d'une manière un peu rapide les destructions perses à Athènes (le *Perserschutt*) : il néglige le matériel archéologique qui aurait pu lui permettre de consolider son propos. De manière géné-

rale, l'auteur ne s'appuie guère ici sur la documentation archéologique. Dans le cinquième et dernier chapitre, Robert Garland aborde les conséquences de ces conflits dont la mémoire perdure encore aujourd'hui. Après les victoires grecques lors des batailles de Salamine (en 480 av. J.-C.), puis de Platées et de Mycale (en 479 av. J.-C.), les Grecs parviennent à repousser les Perses scellant ainsi leur victoire. Cependant, les guerres médiques ne prennent officiellement fin qu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. avec la signature d'un traité connu sous le nom de « Paix de Callias » (449 av. J.-C.) (sur l'authenticité du traité, voir E. Badian, « The Peace of Callias », *JHS* 107 [1987], p. 1-39). Les Perses tentent de relativiser leur échec, tandis que les Athéniens tirent un immense profit de leur victoire, omettant au passage le rôle joué par les autres cités et oubliant que la victoire ne fut que le résultat d'un concours de circonstances. Sur les deux rives de la mer Égée, le mensonge et les contre-vérités sont les voies privilégiées pour communiquer. On peut également s'interroger sur la connaissance réelle que les populations avaient des événements, notamment dans l'immense empire perse. Les guerres médiques sont ainsi devenues un *topos* littéraire et artistique de grande ampleur, qui a nourri le discours politique de la cité athénienne et la mémoire de l'histoire culturelle européenne. Le stéréotype du barbare venu des contrées orientales prend ses racines durant les guerres médiques et est largement diffusé dans le monde grec (sur cette question, voir par exemple le récent ouvrage de D. Lenfant (dir.), *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'empire achéménide*, Paris, 2011). Aristophane s'en empare par exemple dans ses comédies. La caricature qui en est faite nourrira l'imaginaire occidental plusieurs siècles durant (e.g. P. Briant, « Histoire et idéologie. Les Grecs et la "décadence perse" », *Annales littéraires de l'Université de Besançon* 377/1 [1989], p. 33-47). Dans un bref épilogue (p. 125-128), l'auteur, ému par le courage et le sacrifice des Athéniens (*sic* !), revient, une fois encore trop brièvement, sur les destructions et les occupations ultérieures de l'Acropole d'Athènes par des armées ennemies ; la question aurait mérité une analyse plus poussée ouvrant le débat sur la réception et l'utilisation des guerres médiques dans le discours politique et militaire contemporain. Cet ouvrage pose un certain nombre de problèmes de fond : tout d'abord, l'auteur situe son ouvrage dans le contexte de la crise migratoire actuelle. Nous sommes en effet aujourd'hui confrontés à la plus grande crise de réfugiés depuis la Deuxième Guerre mondiale. Près de 11 millions de gens ont été forcés à l'exil ou bien poussés à la fuite depuis le début de la guerre civile syrienne qui a débuté en 2011. Robert Garland s'appuie sur les images quotidiennes de ce drame qui se joue à nos portes pour évoquer les événements qui se sont déroulés à Athènes en 480/479. Ceci est d'autant plus discutabile – et c'est le deuxième point problématique –, que la totalité du texte est dans l'hyperbole, ce qui n'en facilite pas la lecture (p. 11, 24, 81...). L'auteur opte toutefois pour une approche renouvelée des guerres médiques, finalement assez nuancée : il adopte ainsi successivement le point de vue des Grecs et celui des populations peuplant le vaste empire perse. L'étude des guerres médiques souffre en effet d'un biais méthodologique que personne n'ignore, induit par les sources, d'origine grecque, qui livrent un point de vue unique sur ces événements. Les Perses n'échappent ainsi pas à la caricature sous la plume d'Eschyle comme le rappelle à plusieurs reprises et très justement l'auteur. Cet ouvrage est plutôt destiné au grand public. L'auteur nous offre cependant l'occasion de relire une fois encore, mais sous

un angle quelque peu différent, le récit bien connu des guerres médiques qui ont acquis au cours de l'histoire un statut mythique et dont la résonance se poursuit encore de nos jours.

Isabelle WARIN

Sonya NEVIN, *Military Leaders and Sacred Space in Classical Greek Warfare. Temples, Sanctuaries and Conflict in Antiquity*. Londres – New York, I.B. Tauris, 2016. 1 vol. relié, 307 p. Prix : 64 £. ISBN 978-1-78453-285-7.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat en civilisation classique et histoire ancienne soutenue en 2009 à l'University College Dublin ; il examine les liens étroits existant entre la guerre et la religion, lesquels jouent un rôle très important dans le quotidien de la cité grecque. À partir des sources littéraires, notamment des œuvres d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon, mais aussi de Diodore de Sicile et de Plutarque, Sonya Nevin revient sur les comportements des chefs militaires dans les espaces sacrés à la fin de l'époque archaïque et au cours de l'époque classique en Grèce. Leurs succès ne se mesurent en effet pas uniquement à leurs performances sur le champ de bataille, mais aussi à leurs comportements dans les sanctuaires, comportements qui pouvaient valoriser ou au contraire affecter durablement leur carrière. L'auteur, qui analyse la construction de ces récits livrés par des hommes de terrain, revient également sur l'élaboration du discours militaire, sur la manière dont les sources littéraires évoquent les notions de valeur, de moralité, de piété, de sacrilège, de pouvoir et d'argent (p. 1). Cette étude s'inscrit dans une impressionnante série de recherches menées dès les années 1960, portant sur la question des liens inextricables entre la religion et la guerre. L'historiographie moderne s'est très largement emparée de cette question (W.K. Pritchett, R. Lonis, M. del Mar Gabaldón Martínez...). La bibliographie est si vaste qu'il n'est pas possible de l'évoquer ici en quelques mots ; nous mentionnerons néanmoins l'ouvrage de Debra Hamel qui aborde la question des généraux athéniens (*Athenian Generals. Military Authority in the Classical Period*, Leiden, 1998) et dont l'un des chapitres traite notamment de la relation entre les chefs de guerre et les sanctuaires. Dans une première partie (p. 5-18), l'auteur offre un bref aperçu des espaces sacrés et de leurs équipements (bâtiments, monuments, offrandes...). L'étude ne prend en compte que les sanctuaires monumentaux. S. Nevin se penche ensuite sur les comportements des individus dans les sanctuaires et au sein de l'armée. Elle revient notamment sur le rôle du commandant qui, outre ses fonctions de chef militaire, intervient dans les très nombreux rites liés à la guerre. Dans l'Antiquité, les pratiques militaires et cultuelles, qui sont souvent contradictoires, sont peu à peu régies par un ensemble d'interdits qui règlementent les comportements et évitent de commettre des erreurs dans les rituels. Il faut ajouter à cela que le respect de ces obligations religieuses et militaires s'inscrit dans un contexte plus général des règles sociales et culturelles en vigueur dans les cités qui renforcent à la fois la cohésion du groupe et qui définissent la place de l'individu dans la société. Dans une deuxième partie, l'auteur aborde tout d'abord les combats qui ont lieu dans les sanctuaires (p. 21-48). L'espace sacré peut alors devenir une sorte de citadelle défensive, parfois assiégée quand l'adversaire cherche à envahir un territoire. L'Acropole d'Athènes en est l'exemple le plus emblématique (p. 21-35). L'auteur porte également son attention